

s'emparer de leurs troupeaux d'animaux et des magasins de provisions de la baie d'Hudson et des autres marchands. Une étincelle aurait pu provoquer la révolte générale des Sauvages. Les jeunes gens s'étaient tatoués, vermillonnés et ils chantaient déjà les chants de guerre; moins sages que les vieillards ils auraient massacré tous les Blancs. A Calgary, l'émoi était grand; on s'attendait à tout instant à voir arriver les Sauvages altérés de sang.

Un samedi, les échevins allèrent trouver le R. P. Lacombe et le supplièrent de les protéger. On avait appris que des bandes de guerriers Pieds-Noirs cachés ici et là devaient fondre la nuit sur le *village naissant* et massacrer tous les habitants.

A cette époque, le chemin de fer était terminé entre Calgary et Gleishen, et la compagnie avait sagement mis à la disposition du Père, un petit char (wagon) de passage, et un char pour les ouvriers (cab-house) avec une locomotive; et il était entendu que l'ingénieur devait être jour et nuit à la disposition du Père.

Touché des supplications des Calgariens, le R. P. Lacombe, qui ne partageait pas leurs craintes, promit d'aller visiter le camp des Pieds-Noirs à Gleishen; mais il ne voulut pas partir, le soir même. "Demain, dit-il, je partirai à 3 hrs du matin, après avoir dit la messe." Les gens ne dormirent pas de la nuit, et à 3 hrs du matin la petite gare de Calgary était remplie de gens effrayés, Protestants pour la plupart, faisant des vœux pour l'heureuse issue du voyage et qui même baisaient les mains du saint Missionnaire.

Celui-ci avait bien quelque crainte de rencontrer des obstacles sur la voie ferrée menacée par les sauvages mécontents, mais le voyage se fit sans encombre. Quand il arriva sur la réserve, tout semblait calme, et les Indiens manifestèrent leur étonnement de le voir arriver aussi soudainement au milieu d'eux. Cependant le danger existait. La Chambre des Communes était en session à Ottawa, on y attendait avec anxiété des nouvelles des "Pieds-Noirs" qui avaient été annoncés comme étant entrés dans le sentier de la guerre.

Le Premier-Ministre Sir John Mac-Donald comptait avec ses collègues sur l'influence du Père Lacombe, et celui-ci savait que tout ce qu'il ferait pour prévenir l'effusion du sang serait approuvé et hautement apprécié. Il demanda donc un